

trafic

de **Yoann Thommerel**

mise en scène

Marie-Christine Soma et **Daniel Jeanneteau**

La Colline – théâtre national

13
14

Carte blanche à Yoann Thommerel

lundi 26 mai à 20h30

Dans le champ de la poésie et des littératures de recherche, certains auteurs étendent leurs expérimentations à la lecture publique. Yoann Thommerel invite à ses côtés deux auteurs engagés dans cette voie : Charles Pennequin et Sonia Chiambretto. Pour eux trois, la mise en voix est un espace possible de réinvention de leurs textes.

Charles Pennequin : *Les Individus*

Sonia Chiambretto : *État civil*

Yoann Thommerel : *Cagoules #1*

entrée libre sur réservation

01 44 62 52 00 – contactez-nous@colline.fr

Rencontre avec l'équipe artistique

mardi 27 mai à l'issue de la représentation

Trafic

de Yoann Thommerel

mise en scène, scénographie et lumières

Marie-Christine Soma et **Daniel Jeanneteau**

vidéo **Étienne Boguet** et **Julien Amigues**

musique **Daniel Freitag**

costumes **Olga Karpinsky**

avec

Jean-Charles Clichet Fanch

Édith Proust Paula

Pascal Rénéric Midch

François Tizon Charles Pennequin

avec la participation de **Lénaïg Le Touze**

production Maison de la Culture d'Amiens – Centre de création

et de production et Studio-Théâtre de Vitry

coproduction La Colline – théâtre national

avec l'aide à la production du DICRAM

avec la participation artistique du Jeune Théâtre National

Ce projet a été soutenu par le réseau APAP-Performing Europe financé par la Commission Européenne-programme Culture.

Le spectacle a été créé le 15 avril 2014 à la Maison de la Culture d'Amiens.

Le texte de la pièce a paru aux Éditions Les Petits matins.

L'auteur remercie le véritable Charles Pennequin d'avoir écrit les répliques du personnage portant son nom.

Remerciements à l'Odéon – Théâtre de l'Europe, Jean-Yves Guéret de LBCM Marseille et Rida Ouerghi

régie **Malika Ouadah** régie lumière **Nathalie De Rosa** régie son **Émile Bernard**
régie vidéo **Jean-Marc Hennaut** machiniste **Harry Toi** habilleuse **Sonia Constantin**

durée du spectacle : 2h

du 8 mai au 6 juin 2014

Petit Théâtre

du mercredi au samedi à 21h, mardi à 19h, dimanche à 16h

Est-ce les écrivains qui ne savent pas écrire, ou les lecteurs qui ne savent pas lire ?

Robert Musil

À propos de *Trafic*

Midch et Fanch, Laurel et Hardy des années web 2.0, Vladimir et Estragon du ^{xxi}^e siècle, héros de la débrouille à la Mark Twain, à la Kerouac, de toutes les époques finalement, voyageurs immobiles, en attente, dans un monde qui n'est que vitesse, transmission, circulation, échange de marchandises, d'informations, de savoirs, d'anecdotes sans importance...

Ils nous touchent, nous les connaissons, nous les avons connus, héritiers des utopies des années 70, le grand départ, larguer les amarres, partir à l'aventure... Mais aujourd'hui paradoxalement quelque chose s'est inversé: de partout le monde vient à nous, nous savons tout à chaque seconde de ce qui se passe à l'autre bout de la planète, et en même temps le monde s'est rétréci, dans de nombreux points du globe il n'est plus possible de circuler librement... Et d'ailleurs ce lointain est-il si désirable? Sinon pour échapper à la tristesse et à la pesanteur de ce que nous vivons ici...

À leur manière Midch et Fanch tentent d'échapper à leur existence peu reluisante, de garder une part de rêve et donc de désir – c'est le plus difficile, non? – Et changer de vie reste une entreprise toujours aussi compliquée dans notre époque surchargée du poids des responsabilités individuelles, des plaintes et des craintes qui se font écho à l'infini, – suis-je assez performant, au travail, avec mes enfants, avec mes amis, physiquement, moralement, sexuellement? – mais également époque où ce n'est plus guère par plaisir, principe,

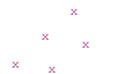
idéologie ou philosophie, que l'on choisit de "faire la route" sans argent, sans sécurité... Et quand bien même, en aurions-nous l'énergie?

Dans ce marasme, Midch et Fanch, sortes de disciples involontaires de Diogène, essaient de se mouvoir, de penser, de garder l'espoir d'un chemin de traverse possible, de trouver l'énergie d'exister par eux-mêmes, d'être adultes...

Yoann Thommerel avec beaucoup d'humour, et une grande tendresse pour ses semi-loosers non flamboyants, fragiles et inquiets, immatures pour toujours, nous met face au grand vide de la seule proposition qui nous a été assénée depuis 30 ans: fin de l'Histoire, fin de la politique. Plus de passé, pas d'avenir...

Il le fait joyeusement, son écriture tente d'élaborer un théâtre hybride, qui ne se laisse jamais enfermer dans un effet de mode, ou des codes, toujours en train de dérapier, de s'inventer, d'ouvrir des "dossiers" et "sous-dossiers" comme autant de portes qui donnent accès à de l'imaginaire, à du multiple, à de la contradiction. Que peut-on rêver de mieux au théâtre aujourd'hui que de proliférer dans tous les sens, avec vitalité? C'est l'urgence.

Marie-Christine Soma février 2013



Il n'y a plus moyen d'avancer. Reculer est également hors de question. Samuel Beckett

Trafic par l'auteur

Midch et Fanch (on les confond souvent, ce qui n'a qu'assez peu d'importance au fond) traversent les saisons à l'arrière d'un camion toujours stationné devant le même garage. Un jour, il sera aménagé et Fanch vivra dedans, il étouffe ici. Une seule solution : PARTIR. Mais les entraves sont nombreuses et changer de vie s'avère plus compliqué que prévu. Alors, en attendant le nouveau départ, le vrai, les personnages – et le récit avec eux – s'autorisent quelques sorties de route, C'EST TOUJOURS ÇA DE PRIS. J'ai voulu avec ce texte explorer une forme littéraire imbriquant les genres, le théâtre et le roman principalement. Au découpage en scènes, aux dialogues et aux didascalies propres à l'écriture dramatique s'ajoute une voix narrative sortie de nulle part. Cette dernière n'a *a priori* rien à faire dans une pièce de théâtre, elle appartient au roman. *Trafic* est une pièce de théâtre contaminée par du roman (à moins que ce ne soit l'inverse), par la poésie aussi. Une pièce de théâtre un peu *queer* en somme. Résolument engagé dans la voie de l'hybridation, d'un refus obstiné de se laisser enfermer dans les codes et contraintes des genres explorés, mon texte dérape sans cesse et invente une forme qui épouse l'instabilité des personnages, une instabilité à mon sens pleine de vitalité. Composant tant bien que mal avec leur libre arbitre et leurs contradictions, entre inquiétude paralysante et rêves d'action, Midch et Fanch mènent une vie aux relents post-punks et à la sexualité désinhibée, sans parvenir pour autant à se dédouaner complètement de leurs obligations sociales. Que *Trafic* soit aujourd'hui mis en scène m'excite beaucoup, j'en mesure toute la difficulté.

Yoann Thommerel mars 2013





Jean-Charles Clichet, Pascal Rénéric

Entretien avec Marie-Christine Soma

Angela De Lorenzis : Quelle est l'origine de votre enthousiasme à l'égard de ce texte que vous avez décidé de monter après l'avoir découvert au sein du groupe des lecteurs de La Colline ?

Marie-Christine Soma : Tout d'abord, il y a une jubilation de lecture qui est rare : la juxtaposition des dialogues et du système de dossiers, de sous-dossiers et de notes de bas de page qui s'ouvrent et se referment au fil de l'action, excite la curiosité et offre instantanément des perspectives de travail. C'est une forme qui pose un véritable défi à la mise en scène. Ensuite, on s'attache immédiatement aux deux personnages, Midch et Fanch, qui tentent, par le simple achat d'un camion, de transformer leur existence, rêvant de vivre *on the road* à la Kerouac, pour finalement ne rien faire et rester sur place. Nous avons eu le sentiment de connaître ces deux garçons, nés dans les années 80, les 30-35 ans, coincés entre deux générations : la génération "héroïque" de 68 et celle de Paula, la fille adolescente de Fanch, qui a bien compris, au contraire, que pour s'en sortir, il faut s'impliquer. Ensuite, il y a la tendresse qui se dégage de l'amitié entre les deux protagonistes : ils sont attachés l'un à l'autre comme à une planche de salut, dans un rapport affectif qui leur permet de conserver au chaud quelque chose qui vient de l'enfance, de l'adolescence, dans une sorte d'admiration réciproque qui réanime ce feu, cette chaleur qui leur manquent dans leur vie. Ils me font penser à Vladimir et Estragon d'*En attendant Godot* de Beckett : dans ce théâtre de l'après-guerre, déserté par Dieu, les personnages sont perdus, exactement comme Midch et Fanch, ils s'agrippent l'un à l'autre, comme si ce lien permettait la survie de leur âme. Et puis la relation entre les deux est fondée sur le désir de jouer ensemble, comme des enfants, ce qui renvoie, à mes yeux, à l'essence même du jeu théâtral :

Midch et Fanch se proposent mutuellement une série de jeux, l'un donne un thème et l'autre le développe, et de ces jeux successifs le dialogue surgit.

A. D. L. : Midch et Fanch sont les représentants d'une génération "invisible", dont on parle peu: par contre, la génération de Paula, celle qui a aujourd'hui vingt ans, porte un regard ironique sur ces deux anti-héros rêveurs et quelque peu désœuvrés: l'un est en intérim dans une boîte de mangas, l'autre est au RSA...

M.-C. S. : Ne pas avoir de travail, ou juste un petit boulot, c'est le lot commun de toute une partie de la population, souvent jeune, qui, tout en étant intégrée à la société, survit avec un minimum de moyens. Avec ce paradoxe: comment profiter de tout ce que la société offre tout en n'ayant rien ou presque rien, tout en n'étant rien ou presque rien. Mais c'est avant tout leur caractère immature qui est intéressant: comme le disait Gombrowicz, l'immaturité est une façon de résister. Nous ne portons pas de jugement moral sur les personnages, la question morale que pose le texte me semble être autre: après la grande époque de l'engagement politique, suit une période, à la fin des années 70 et dans les années 80, où l'engagement, devenu ringard, n'est plus une valeur fondatrice; il n'en reste que des effigies qui perdurent aujourd'hui autant comme traces de révolte que comme icônes de style: le punk, le hip hop, le rap... Cet univers coupé du politique représente le ventre mou d'un mouvement de l'histoire, un trou noir qui se traduit aujourd'hui dans le fait que nous nous sentons si souvent dépourvus de toute possibilité d'action sur le monde qui nous entoure, que l'essence de tous nos gestes, intentions semblent réduits à la sphère individuelle et non plus collective. On peut se servir de ces deux personnages pour comprendre ce qui nous est arrivé à tous, dans une époque qui apparaît

vidée de toute analyse critique, où l'on a laissé faire le libéralisme, on l'a laissé littéralement nous envahir, prendre possession de tout ce qui nous appartenait. En ce sens, Midch et Fanch représentent deux figures du monde de l'impuissance, dans lequel nous nous sommes tous laissés emporter, sans réaliser les conséquences. Néanmoins, un sentiment de révolte et un profond désir de radicalité demeurent, refoulés dans le réel, mais encore vivants au plus profond de nos deux personnages... Ces thématiques nous agitent fortement aujourd'hui...

A. D. L. : Ce qui nous ramène à la structure du texte avec ses notes de bas de page¹, ses dossiers et sous-dossiers qui s'ouvrent et se ferment comme sur internet: si, d'un côté, ils redessinent la toile du web, nous donnant à lire un monde postmoderne communiquant par *chat*, mail et sous-dossiers, de l'autre, ils laissent s'échapper une voix narrative quasi-romanesque, renseignant sur le vécu, les pensées et les expériences intimes des deux personnages. Comment allez-vous représenter cette toile virtuelle d'images, d'informations et de notes pour lui donner une forme théâtrale?

M.-C. S. : C'est un véritable défi que de rendre l'hybridation du texte avec tout son réseau d'images, d'informations plus ou moins intimes, que l'on peut imaginer flottant sur internet, d'échanges de sms, etc., auxquels les personnages sont confrontés. Cependant, il ne s'agit pas de représenter cela, mais de s'en emparer pour tenter d'en donner une version poétique, imaginative. Nous allons utiliser un dispositif vidéo dans lequel sera inséré le fourgon, de telle façon qu'un jeu interactif entre les comédiens et l'écran pourra prendre une forme théâtrale. Ainsi, le décor sera-t-il au cœur même du texte, traduisant cette vie par procuration d'images que représentent aujourd'hui les nouveaux réseaux sociaux comme

Facebook, Twitter, et les déversoirs d'informations plus ou moins exactes que sont Google, Wikipédia...

A. D. L. : Ce qui n'est qu'une autre façon de "voyager" tout en restant sur place, mais au risque d'être écrasé par ce trop plein d'informations qui au final paralyse les personnages: quel besoin de bouger "si le monde est à portée d'écran" ?

M.-C. S. : C'est aussi une façon pour nous d'explorer ce monde virtuel, d'essayer de comprendre les mécanismes psychologiques qui conduisent tant de gens à utiliser ces réseaux comme la réalisation d'une vie à réalité augmentée. Midch et Fanch sont peut-être accros au web, aux sms, au téléphone, à la vidéo: d'ailleurs filmer, se filmer est un thème récurrent dans la pièce, cela fait partie de leurs jeux. Mais c'est justement dans ce narcissisme et dans ce besoin d'exhiber ou de partager le moindre fait et geste intime, qu'on peut entrevoir le symptôme d'une drôle de pathologie relevant de la non-estime de soi.

A. D. L. : À ce propos, il est un autre aspect intéressant du texte, les nombreuses références au sous-bois de l'art et de la musique *underground*, avec son lot de révolte et d'autodestruction: le rappeur fou Ol' Dirty Bastard qui succombe à 36 ans après une vie d'excès, Yamina, la copine de Fanch, rockeuse végan, qui refuse le système et ne veut plus s'attacher à rien pour pouvoir vivre seulement de sa musique; sans parler de la sœur de Midch, Fabiola, anorexique et auteure d'un blog Pro-ana faisant de la maigreur une forme radicale de refus et de résistance. Or, tout en subissant la fascination de ces différentes idoles, Midch et Fanch sont tellement "normaux" qu'ils sont même incapables de se faire le moindre mal...

M.-C. S. : L'autodestruction est une forme de radicalité; quand on n'est pas agissant sur le monde, on agit sur l'espace intime, c'est la seule liberté qui nous est proposée: la maîtrise du corps, l'agir sur soi, demeure alors la seule forme d'action possible. Comme nombre d'entre nous, parfois sans l'avouer, Midch et Fanch admirent infiniment des êtres qui ont brûlé leur vie par les deux bouts, se sont "dépensés" intégralement sans souci d'efficacité ou de gain, ils désirent dans leur for intérieur atteindre ces moments d'intensité pure et ont appris en même temps à refouler cette tentation. Elle est là comme une toile de fond, mais Midch et Fanch se sont adaptés à la société qui les entoure, jusqu'au conformisme le plus dérisoire: je pense notamment à Fanch quand il s'empresse d'aérer son camion pour effacer les traces d'un rapport sexuel. Tout réside dans cette contradiction que vivent les personnages entre leur conformisme et leur pulsion, velléitaire, à la radicalité: ce n'est pas un hasard si le mot "subversif" revient de nombreuses fois, alors que les personnages ne le sont pas du tout. Ils ne sont pas marginaux, ils jouissent juste de ce tout petit confort minimum qui finalement stérilise toute action, toute révolte. En ce sens, Midch et Fanch représentent des contre-exemples, des sortes de clowns, ils sont notre propre miroir, le reflet d'une part de nous, des figures agissantes nous renvoyant à notre propre impuissance. Que l'on pense à Oblomov ou à Bartleby: "je préférerais ne pas"... En même temps, ils sont très sympathiques. En ce sens, le texte est drôle, mais désespéré, car l'auteur s'engouffre justement dans l'écart existant entre les idéaux des protagonistes et la banalité de leur vie, pour révéler la profonde mélancolie qui émane du hiatus entre leurs aspirations et leur existence réelle. C'est pourquoi, même le projet de partir qui, en soi, représente une minuscule échappée, dérisoire, presque ridicule, reste, lui aussi, impossible. La vérité, c'est qu'ils ont peur de tout.

A. D. L. : Aussi, ce texte à tiroirs pose-t-il un défi de taille au jeu des acteurs...

M.-C. S. : La première difficulté que pose le texte aux comédiens réside dans la manière de déployer et tenir une énergie de jeu, alors que celle-ci est constamment interrompue par l'apparition des dossiers. Nous avons l'intuition que les acteurs seront amenés à s'extraire régulièrement de leurs figures pour gérer un aller-retour constant entre un jeu incarné et un jeu distancié. Et puis, il y a ce troisième personnage, celui de Paula, la fille de Fanch, protagoniste de la scène *bonus* qui arrive à la fin de la pièce. Dans notre mise en scène, elle pourrait être là dès le début, comme le contrepoint nécessaire des deux protagonistes : on pourrait l'imaginer face à son ordinateur, tablette ou smartphone, gérant et délivrant les informations qui, au fil des dialogues, se dégagent des dossiers. Ainsi pourrait-elle devenir ce personnage omniscient, une sorte de *deus ex machina* qui sait tout, nous livrant la mémoire et l'inconscient de Midch et de Fanch. Nous ne savons pas encore exactement comment cela pourra se concrétiser, mais ce défi fait partie du plaisir que nous éprouvons à nous confronter aux champs vierges et aux pistes innombrables qu'ouvrent en général les textes contemporains, et *Trafic* en particulier.

Propos recueillis par Angela De Lorenzis, le 10 mars 2014

¹ Dans la première version de la pièce, les dossiers apparaissent sous forme de notes de bas de page. Dans la version publiée, les dossiers s'ouvrent dans la continuité du texte.



Pascal Rénéric, Édith Proust



Jean-Charles Clïchet, Pascal Rénéric, François Tizon



Édith Proust, Jean-Charles Clichet



Pascal Rénéric



Pascal Rénéric, François Tizon



Pascal Rénéric, Jean-Charles Cliché

Yoann Thommerel ? Oui je connais.

Trafic est son premier livre – pas celui d'un débutant : ni mièvre ni timoré. L'écriture est facile, directe, sans fioritures, sans coquetteries inutiles, sans crispation, décontractée même (ce qui n'exclut ni le pittoresque ni la couleur locale, si vous voyez ce que je veux dire), et portée par un dispositif astucieux : un dialogue à la Beckett, interrompu ici et là par de longues parenthèses, dans lesquelles un narrateur-commentateur bien renseigné (et dont le nom ne sera jamais dévoilé – donc impossible d'affirmer qu'il est ou n'est pas Yoann Thommerel) prend tout son temps pour y aller de ses explications, de ses leçons de choses et de ses anecdotes.

Un livre drôle – et terrifiant. Terrifiant, ce monde post-moderne smartphonisé, anglomanique, qu'il dessine et dans lequel essaient de se mouvoir nos deux énergumènes sans espoir de décoller un jour et d'exister vraiment. Resteront bloqués dans leur époque, avec la velléité nostalgique d'une *énergie* qu'ils ne trouvent guère que dans les musiques qu'ils écoutent. Explication : Midch et Fanch (et Pennequin ?) se retrouvent coincés entre deux générations : derrière eux, les *vieux* de Mai 68 (dont fait partie celui qui rédige la présente note) ; et devant, Paula, la fille de Fanch, la violente et toujours révoltée sans bien savoir précisément contre quoi, ou qui, elle se révolte. Un univers coupé de l'histoire, coupé du politique. Il n'y a pas de passé, pas d'avenir, pas d'espace – ou si peu ! Fanch aura seulement découvert ceci, qui est un peu mieux que rien : on peut ne croire en rien du tout. Un soulagement, non ? Mais la camionnette décidément restera clouée sur son aire, indémarrable, nul voyage n'aura lieu – et tout là-haut sur la page blanche, on aperçoit un vol d'oies sauvages s'éloignant vers on ne sait quel ailleurs. Oui, assez effrayant... Seule une bonne dose d'humour permet de supporter, et l'auteur n'en manque pas.

Alain Frontier février 2013

Entretien avec Yoann Thommerel

Angela De Lorenzis : *Trafic* est votre première pièce – vous préférez d’ailleurs parler de “livre”. Vous venez de l’univers de l’expérimentation poétique et vous êtes, entre autre, directeur de la revue *Grumeaux* consacrée à la poésie. Comment en êtes-vous venu à écrire pour le théâtre ?

Yoan Thommerel : J’ai d’abord imaginé ce texte dans un livre, tout en jouant fortement avec des codes formels propres au théâtre, c’est vrai. On peut aujourd’hui le découvrir en allant voir un spectacle, tant mieux. Mais on peut aussi le lire dans son lit, il tient tout seul, c’est ce qui m’importait avant tout. Le théâtre s’empare depuis longtemps de textes qui ne sont pas forcément écrits pour la scène. C’est ce qui s’est passé là et c’est ce qui se passe aussi avec les textes de certains auteurs que je publie dans la revue *Grumeaux*, des auteurs qu’on classe plutôt dans le champs de la poésie : Sonia Chiambretto, Christian Prigent, Charles Pennequin ou Christophe Tarkos, pour n’en citer que quelques-uns. La plupart du temps ces auteurs réfléchissent d’ailleurs eux-mêmes à la manière de faire exister leurs textes – leurs langues – sur scène, par le biais de lecture à voix haute plus ou moins performées. C’est une préoccupation que je partage.

A. D. L. : Votre texte mélange les genres, sortant du cadre d’une dramaturgie conventionnelle, et vous revendiquez la nécessité de cette hybridation entre roman, poésie, théâtre : pouvez-vous développer votre point de vue sur la question ?

Y. T. : L’hybridation est une très vieille histoire en littérature. Pourtant, on continue de classer les textes de manière souvent très rigide, le théâtre d’un côté, le roman de l’autre, la poésie ici, la bande dessinée là, etc. Et à l’intérieur de ces

catégories, des sous-catégories. Il faut sans cesse choisir son camp, veiller à ne pas trop s’en éloigner, et pas seulement en littérature, il en va de même pour sa sexualité, sa vie professionnelle, son régime alimentaire, etc.

En décroissant les genres, j’ai cherché à créer au sein même de l’écriture une instabilité et des débordements qui épouserait ceux de mes personnages. Mais je ne revendique pas l’hybridation à tout prix, et n’ai rien *a priori* contre les textes génériquement normés. Ce texte est-il capable d’agir sur ceux qui le lisent ? C’est la seule question qui au fond m’importe vraiment.

A. D. L. : Quel est le sens de votre recherche, notamment en ce qui concerne l’apport des BD, des pictogrammes et du web qui est à l’origine de l’insertion de bulles narratives à l’intérieur des dialogues ?

Y. T. : J’ai tout simplement décidé de ne pas faire comme si le monde dans lequel je vis n’existait pas. Ce monde est de toute part contaminé par l’image, c’est un monde de vitesse, d’hyper communication, de prolifération informationnelle sur le web, etc. J’ai envie d’écrire avec ça. M’intéressent dans la bande dessinée les mêmes choses qu’en littérature. Disons simplement, pour aller vite, que j’y trouve parfois des dispositifs narratifs plus inventifs, des expérimentations plus convaincantes, que dans le roman plan-plan tel qu’il se réécrit aujourd’hui.

A. D. L. : Midch et Fanch accusent la génération de 68 d’avoir laissé leur génération dans l’impasse, sans pour autant proposer de véritable alternative. S’ils affrontent leur quotidien avec un humour et une “santé” à toute épreuve, ils se caractérisent tout de même au final par ce qu’on pourrait appeler une forme de désengagement.

Y. T. : Mes personnages doivent composer avec ce que génère le système économique actuel : des disparités grandissantes et une augmentation brutale des exclusions, beaucoup d'indifférence aussi. Face à cette situation, aussi intolérable soit-elle, les modes d'action des générations passées semblent inappropriés, ils ne fédèrent plus et ont laissé place à l'attente. Midch et Fanch attendent, et nous aussi on attend, sans toujours bien savoir quoi précisément. De ne plus en pouvoir certainement, et en attendant on se défend comme on peut, souvent chacun dans son coin, c'est-à-dire forcément un peu mollement. Mes personnages ne sont pas des figures du désengagement, à mon sens pas du tout. S'ils n'inventent pas l'avenir en passant par les canaux classiques – en s'engageant dans une action militante par exemple –, ils sont néanmoins vigoureusement engagés dans une forme d'invention : celle de leur propre vie. Il y a chez eux la volonté farouche d'échapper aux conformismes les plus répandus. Il y a chez eux une force vitale, qui est aussi une force collective, micro-collective peut-être, mais collective, qui ne demande qu'à faire bouler de neige. Cette force c'est peut-être tout simplement celle d'être en mouvement.

A. D. L. : Quels sont les auteurs qui vous inspirent dans votre démarche d'écriture ?

Y. T. : Je ne sais pas s'il y a des auteurs qui m'inspirent, je dirais plutôt que certains d'entre eux m'autorisent. Ils augmentent le champ des possibles si vous préférez. De nombreux auteurs m'accompagnent, je ne peux qu'en citer deux ou trois : Sonia Chiambretto, Raymond Federman, Arno Schmidt, ou le Laurence Sterne de *Tristram Shandy*. Je ne cherche jamais à écrire comme eux, mais ils m'aident à construire ma propre voix.

Il y eut de la bruine et du mystère dès le début du voyage. Je me rendais compte que tout cela allait être une vaste épopée de brume. "Hou !" gueula Dean. "En route !" Et il se coucha sur le volant et écrasa le champignon ; il était de nouveau dans son élément, c'était visible. On était tous aux anges, on savait tous qu'on laissait derrière nous le désordre et l'absurdité et qu'on remplissait notre noble et unique fonction dans l'espace et dans le temps, j'entends le mouvement.

Jack Kerouac *Sur la route*, Éditions Gallimard, coll. "Folio", p. 189

Le mot n'est pas fini

Le mot traverse son fini pour aboucher sur un autre, non pas sur un autre mot mais tout un tas de finis, ce sont toutes des sphères de finis que traverse le mot non pas pour se trouver à l'embouchure de l'infini, car un mot n'est pas infini non plus, un mot se jette la tête la première dans ce qui est dit, mais comme sa tête sonne creux et même comme elle ne donne aucun son si on la secoue dans tous les sens, le mot dans son entièreté ne peut pas être fini par un sens, c'est dans tous les sens secoués, c'est dans la bouche qu'il peut montrer des variétés de destinations pour lui et donc retrouver son non-fini dans les sphères de finis que sont toutes les bouches à parler en même temps. Et quand toutes les bouches ont fini de parler ? les bouches ne finissent jamais de parler, mais si un jour elles finissaient le fini de la bouche, alors le mot aura pris tout son sens, c'est d'ailleurs ce qu'on croit souvent, on croit que les bouches ont accouché d'un mot alors du coup un mot a d'un coup la tête dure et se finit dans les bouches qui ont décidé que ce sens lui appartenait, c'est pour ça que beaucoup de bouches pensent le mot comme ayant la tête dure et accusent les autres bouches de ne pas l'entendre de la même oreille.

@texto_credits#étudiants.com 😊

Des personnages dégénérés + *des chevaliers* + **des fêlés** + des branleurs + *des prestidigitateurs* + *des acteurs* + *des corinthiens* + des comédiens + des luthériens + des caricatures.

La déconstruction brutale d'un monde semble être le but de l'auteur, DÉCONSTRUCTION plus que d-i-s-s-e-c-t-i-o-n... comprendre n'est pas ici la ^{finalité}, nous n'~~examinons~~ plus notre {époque}! On se penche sur cette chair en décomposition et l'on admire.

Voici un roman / texte / poésie / pièce de théâtre / tableau / recette de cuisine / notice / verset / sourate / BD à la fois utopiste, ambitieux et perdu d'avance... Une *aventure humaine* en somme.

Les digressions et inserts nous livrent les épisodes et flot / flow¹ de pensées directement liés à l'un ou l'autre des personnages. Au-delà des paroles qu'ils échangent, les différentes valeurs de texte (répliques, notes/dossiers de bas de page) qui fragmentent *Trafic* sont particulièrement représentatives de nos modes de communication contemporains. Comme une discussion écourtée qui se prolonge (sur d'autres médias, au téléphone, par mail) les "dossiers" de bas de page rejoignent les *private jokes* qui s'échangent sous forme de pièces jointes et dont les contenus sont téléchargeables.

Gabriel Buguet, Chloé Julien-Guillet

Étudiants en Master2, Métiers de la production théâtrale, Sorbonne-Nouvelle Paris 3, "Écritures autour des spectacles", sous la dir. d'Angela De Lorenzis

¹ Petit jeu de mots, car très vite, le texte de Thommerel glisse (à la manière des poètes ordinaires que sont Midch et Fanch) de citations en références, imitation du débit verbal de leur idole hip hop. Les deux hommes sont des éponges, ils empruntent le flow d'autres pour se composer eux-mêmes.



Pascal Rénéric, Jean-Charles Clichet



Pascal Rénéric, Jean-Charles Clichet



Pascal Rénéric, Jean-Charles Clichet

À l'horloge de la nature, les aiguilles avançaient, implacables. Quand eurent percé mes dernières dents, les dents de sagesse, il fallut réfléchir. L'évolution était accomplie, le moment était venu de l'inévitable meurtre, l'homme fait devait tuer le garçon inconsolable, puis s'envoler comme un papillon en abandonnant la chrysalide. Quittant les brumes, le chaos, les troubles effusions, les roseaux et les coassements de grenouille, je devais revêtir des formes claires, stylisées, me peigner, m'arranger, entrer dans la vie sociale des adultes et discuter avec eux.

Mémoires de l'époque d'immatunité

Je compris que je devais fuir. Mais où ? Comment ? Je ne le savais pas très bien, mais je sentais que c'était nécessaire si je ne voulais pas succomber à la pression des phantasmes sortis de partout. Cependant au lieu de m'échapper, je fis remuer mes doigts de pieds dans mes chaussures, et ce mouvement paralysait et anéantissait tout désir de fuite, car comment s'échapper quand on est en train de remuer ses doigts de pieds ? Fuir... fuir... je ne pouvais me résoudre à la fuite et cette impuissance était encore plus nette que celle de Galkiewicz. En théorie, rien ne semblait plus simple. Il suffisait de vouloir. Mais je ne pouvais pas vouloir. Pour fuir, il faut une volonté de fuite, mais d'où tirer cette volonté lorsqu'on remue les doigts de pieds et qu'on change de visage dans une grimace de dégoût ? Fuir signifiait non seulement quitter l'école, mais surtout se fuir soi-même, se fuir, fuir le blanc-bec que j'étais devenu à cause de Pimko, l'abandonner, revenir à l'homme adulte que j'étais. Mais comment fuir ce que l'on est, où trouver un point d'appui, une base de résistance ?

Witold Gombrowicz

Ferdydurke, trad. Georges Sédir, Éditions Gallimard, coll. "Folio", 2007, p. 10 et 70-71

Estragon : Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Vladimir : Je ne sais pas.

Estragon : Allons-nous-en.

Vladimir : On ne peut pas.

Estragon : Pourquoi ?

Vladimir : On attend Godot.

Estragon : C'est vrai.

Estragon : Ça fait combien de temps que nous sommes tout le temps ensemble ?

Vladimir : Je ne sais pas. Cinquante ans peut-être.

Estragon : Tu te rappelles le jour où je me suis jeté dans la Durance ?

Vladimir : On faisait les vendanges.

Estragon : Tu m'as repêché.

Vladimir : Tout ça est mort et enterré.

Estragon : Mes vêtements ont séché au soleil.

Vladimir : N'y pense plus, va. Viens. [...]

Estragon : Je me demande si on n'aurait pas mieux fait de rester seuls, chacun de son côté. (*Un temps*). On n'était pas fait pour le même chemin.

Vladimir (sans se fâcher) : Ce n'est pas sûr.

Estragon : Non, rien n'est sûr.

Vladimir : On peut toujours se quitter, si tu crois que ça vaut mieux.

Estragon : Maintenant, ce n'est plus la peine.

Silence

Vladimir : C'est vrai, maintenant ce n'est plus la peine.

Silence

Estragon : Alors, on y va ?

Vladimir : Allons-y.

Ils ne bougent pas.

Samuel Beckett

En attendant Godot, Éditions de Minuit, p. 62 et 69

Yoann Thommerel

Au lieu de se coucher tôt pour être le lendemain très performant dans son travail, sort, lit des livres et s'intéresse aux revues qui demeurent à ses yeux le foyer possible de réflexions et d'expérimentations partagées. Un temps membre du comité de rédaction de *Fusées*, il fonde en 2009 la revue *Grumeaux* (éd. NOUS), puis en 2011 une maison d'édition transgenre : Grmx éditions (dernier titre paru : *Retour à l'envoyeur*, anthologie du poète et performer autrichien Ernst Jandl). Depuis quelques mois, se couche de plus en plus tard, pour écrire des pièces de théâtre hybrides. Il donne régulièrement des lectures publiques de son travail. *TRAFIC* (éd. Les Petits matins, 2013) est le premier volet d'une trilogie en cours d'écriture.



Depuis 2001 la collaboration artistique de Marie-Christine Soma et Daniel Jeanneteau évolue vers un partage de la création scénique, ils travaillent ensemble sur *Iphigénie de Racine* (2001); *La Sonate des spectres de Strindberg* (2003); *Anéantis* de S. Kane (2005); *Into The Little Hill*, opéra de G. Benjamin et M. Crimp (2006); *Adam et Ève de Boulgakhov* (2007), *Bulbus de A. Hilling* (2001); et co-signent les mises en scène de *Les Assassins de la charbonnière d'après Kafka et Labiche* (2008), *Feux de Stramm* (2008), et *ciseaux, papier, caillou*

de D. Keene en 2010. M.-C. Soma et D. Jeanneteau ont été artistes associés à La Colline de 2009 à 2012.

Marie-Christine Soma

Après des études de lettres et de philosophie, elle est d'abord régisseur, puis assistante lumière de H. Alekan et de D. Bruguère, elle devient éclairagiste à partir de 1985. Entre théâtre et danse, elle crée les lumières des spectacles de G. Sorin, A. Fourneau, M. Vayssière, F. Rancillac, A. Milianti, J.-P. Delore, J. Deschamps, E. Lacascade, M. Cerda, E. Vigner, A. Nauzyciel, E. Weber, M.-L. Bischofberger, J.-C. Gallotta, J. Vincey, F. Fisbach, L. Gutmann, et dernièrement, des *Revenants*, mis en scène par T. Ostermeier. En 2010, elle met en scène son adaptation des *Vagues* de V. Woolf.

Daniel Jeanneteau

Après des études aux Arts décoratifs de Strasbourg et à l'école du TNS, il conçoit les scénographies des spectacles de C. Régy à partir de 1989 et pendant une quinzaine d'années. Il a également conçu des scénographies pour G. Desarthe, C. Diverrens, J.-C. Gallotta, A. Ollivier, M. Bozonnet, N. Leriche, J.-B. Sastre, T. Brown, J.-F. Sivadier, P. Rambert... Avec C. Mollet et H. Pierre, il présente *Le Gardeur de troupeaux* (2000) et *Caeiro!* d'après Pessoa. Il dirige depuis 2008 le Studio-théâtre de Vitry où il vient de créer *Les Aveugles* de Maeterlinck.

les inRockuptibles

nouvelle édition numérique
sur iPad

toutes les semaines sur 

L'AVENIR EST ENTRE VOS MAINS.



Les partenaires du spectacle

nova
101.5 FM

les inRockuptibles

TRANSFUGE
Croiser le corps de la culture

Libération

Remerciements aux Éditions Cornélius.

Directeur de la publication **Stéphane Braunschweig**

Responsable de la publication **Didier Juillard**

Rédaction **Angela De Lorenzis**

Réalisation **Fanély Thirion, Florence Thomas**

Photographies de répétition **Élisabeth Carecchio**

Conception graphique **Atelier ter Bekke & Behage**

Maquettiste **Tuong-Vi Nguyen**

Imprimerie **Comelli, Villejust, France**

Licence n° 1-1067344, 2-1066617, 3-1066618

Tous les droits de la présente publication sont réservés.

La Colline — théâtre national

15 rue Malte-Brun Paris 20^e

www.colline.fr

Développement durable, La Colline s'engage

Merci de déposer ce programme sur l'un des présentoirs du hall du théâtre, si vous ne souhaitez pas le conserver.

la colline
théâtre national

01 44 62 52 52
www.colline.fr